

Machines magiques, magie des machines

L'été en Arizona. Les températures montent à 40 degrés et l'air est si sec qu'on peut à peine le respirer. Les habitants et touristes fuient vers des régions plus fraîches. «Par contre, les hôtels coûtent presque rien», sourit Victor. Il raconte avoir passé la nuit dans des hôtels de grand luxe, en route vers cette ville au milieu du désert, et ceci pour une fraction du prix habituel. Il raconte voir nagé dans des piscines abandonnées à l'eau presque chaude sous un grand ciel bleu irréel. Le personnel sous-occupé l'ayant choyé comme un invité royal. Il s'extasie sur les riches buffets de petit-déjeuner et les lézards paresseux qui peuplaient son balcon, sur les palmiers et les couchers de soleil. Il parle de ces voyages comme de vacances. Alors qu'il était là pour travailler. Et cela dans des conditions plutôt difficiles : pendant son traitement par dialyse.

Victor a décoré cinq stations de métro à Phoenix. Les travaux préparatoires étaient terminés, les dalles de béton colorées étaient coulées, les carreaux de céramique avec les portraits des habitants du quartier cuits. Mais là, le travail s'est arrêté. La santé de Victor s'était détériorée et il avait besoin de dialyses quotidiennes. Et sa femme d'alors est décédée d'un cancer. Soudain la ville de Phoenix l'a menacé d'une grosse amende s'il ne terminait pas rapidement les installations. Contrairement à moi, qui m'énerve toujours beaucoup à ce moment de son récit, Victor ne s'est pas attardé longtemps sur la question de savoir si oui ou non c'était juste. A la place, il a requis une dialyse à domicile, suivi la formation nécessaire en un temps record et a également formé quelques amis pour l'aider. L'appareil de dialyse à domicile se composait de deux parties, chacune de la taille d'une « valise américaine, mais beaucoup plus lourde ». Ces deux caisses occupaient plus de la moitié du plateau de chargement de son truck, mais il y avait encore assez de place pour les dalles de béton et les carreaux. Et ainsi, accompagné d'amis et amies alternants, il a conduit les quatorze heures aller-retour, aller-retour, aller-retour. Chaque semaine, ils changeaient les récipients de liquide de dialyse, la clinique de post-transplantation faisait les tests, et les amis chargeaient de nouvelles plaques et carreaux.

«Une fois», se souvient Victor, «une fois j'ai été détenu à Phoenix par des agents des services secrets!» Le président Obama était de passage et ils étaient là pour assurer sa sécurité. Un artiste aux cheveux longs en salopette, tirant derrière lui à travers le parking une énorme caisse marquée d'un triangle avertissant de substances toxiques, semblait suspect. «J'ai dû leur expliquer ce qu'est la dialyse!» Victor hausse les épaules. Finalement, ce n'est pas la machine qui l'a sauvé. Elle l'a juste maintenu en vie. C'est le nouveau rein qui l'a finalement sauvé.

«Ce sont mes amis qui m'ont sauvé, c'est l'art qui m'a sauvé» précise-t-il.

La machine qui remplace le rein, ce petit organe discret qui se cache humblement derrière les autres, et rempli tant de tâches différentes, cette machine reste à inventer. Peut-être par un artiste.